

La Mère dans les romans de Chrétien de Troyes

Nous lisons dans le *Glîgès*

Tant fu la semance an son germe
Que li fruiz vint an sa nature
D'anfant ; ... (vv. 2340-2342)¹.

Et, au fil du roman, on dirait que la raison d'exister de Soredamor s'achève au moment où elle donne naissance à son fils.

Dans *Erec et Enide*, la mère est toujours mentionnée après le père : « *del vavasseur et de sa femme* » (v. 1861), « *le père et la mère* » (v. 6513) « *li sires et la dame* » (v. 746). Elle n'a même pas son mot à dire quand son mari accorde sa fille à un prétendant (v. 685).

La figure de la mère semble donc chez Chrétien très effacée.

Sa situation change du tout au tout quand, devenue veuve, elle doit assumer la gestion de ses domaines et l'éducation de son enfant. Nous en avons un exemple précieux dans *Le Conte du Graal*, où la mère de Perceval va jouer un rôle très important – éducatif et affectif – auprès de son fils. C'est à l'analyse de cet exemple que nous nous attacherons dans notre communication.

Le rôle de cette mère va se jouer dans l'histoire en quatre temps :

A) Un premier temps avant la fable, et l'auteur nous plongeant *in media res*, nous déduirons du comportement du protagoniste l'éducation qu'il a reçue de sa mère.

1 — Nos citations sont tirées des éditions suivantes : *Clîges*, A. Micha (éd.), Paris, Champion, CFMA, 1970. *Erec et Enide* M. Roques (éd.), Paris, Champion, CFMA, 1981. *Le Conte du Graal (Perceval)*, F. Lecoy (éd.), Paris, Champion, CFMA, 1990.

B) Un deuxième temps, où le personnage de la mère est présent, et son rôle se joue dans la fable sous forme de *révélations* et de *manifestations d'affectivité*, qui nous aideront à vérifier le bienfondé de nos hypothèses en ce qui concerne l'éducation donnée au jeune garçon. Suivront quelques conseils.

C) En un troisième temps, le rôle de la mère se jouera *in absentia*. Perceval a quitté le manoir maternel, et la scène déchirante des adieux s'est terminée sur la pâmoison de la mère. Le fils veut ignorer cela, mais le souvenir de sa mère et de ses conseils va être déterminant pour sa trajectoire.

D) En un quatrième temps enfin, nous apprendrons par l'ermite le rôle important que la mère a joué par la prière, à certains moments graves de la vie de son fils, et nous envisagerons, comme conséquence possible de cette prière, la transformation qui s'est opérée en lui en ce qui concerne la foi.

Commençons donc !

Le protagoniste est présent dès que nous entrons dans le récit :

li filz a la veve dame/de la Gaste Forêt soutainne se leva,
(vv. 74-76)

Son identité nous est donnée par rapport à celle de sa mère – « *filz a la veve* » –, et on nous dit qu'il sortit du manoir de sa mère avec l'intention d'aller voir les herseurs qui travaillaient pour elle.

Ce fils, dont nous ne connaissons pas encore le nom, surgit dans la forêt – symbole de la mère – et vit dans un univers maternel : le manoir de sa mère, peuplé de ceux qui travaillent pour elle, et il semble, en ce jour de printemps, s'y trouver très heureux : c'est le paradis de l'enfance. Au-delà s'étend le monde de la société – monde de la courtoisie, de la chevalerie, du christianisme – qui pour lui représente, à son insu, l'inconnu et l'interdit. En dehors de ces deux espaces terrestres, il existe un troisième espace supraterrestre, habité par Dieu et les anges, dont sa mère lui a donné des notions enfantines, unies à celles, implicites, d'invocation (prières), protection (signe de la croix), péché...

L'apparition des chevaliers va briser ce paradis de l'enfance et cette organisation des espaces. Perceval n'a pas franchi les frontières de l'interdit, ce sont les habitants de cet au-delà qui vont pénétrer dans son univers maternel et changer complètement sa vie... Mais, n'anticipons pas sur les événements.

Pour commencer, la rencontre des chevaliers nous permettra de constater le niveau infantile de la formation du protagoniste. En effet, ce sont des êtres qu'il ne connaît pas, et il fait appel, pour les identifier, aux enseignements de sa mère :

voir me dist ma mere, ma dame,
qui me dist que deable sont
plus esfrée que rien del mont ; (vv. 114-116)

Il avait cru qu'il s'agissait de diables, à cause du vacarme qui les accompagnait, mais quand il les voit, et il les voit éblouissants, il change d'avis : ce sont des êtres de lumière, les plus belles créatures qu'il ait jamais vues : elles ne peuvent être que des anges. Il se dit que celui des chevaliers qui lui paraît beaucoup plus beau que les autres ne saurait être que Dieu Notre Seigneur, et puisque sa mère lui a enseigné qu'il doit s'incliner devant Lui pour l'honorer, il se met à genoux et récite toutes les prières que sa mère lui a apprises.

Cependant, ce qu'il croit la découverte de Dieu sera pour lui la découverte de cet univers qui commence à la lisière de la forêt, la découverte aussi de la chevalerie, et du « rôle » que de toutes ses forces il voudra dès lors faire sien. Ainsi, on l'entendra dire :

mes vos estes plus biax que Dex.
Car fusse je or autre tex ! (vv. 177-178)

Il est évident, à l'entendre, qu'il a vécu dans l'ignorance de la chevalerie. Il l'avoue d'ailleurs au chevalier :

– Ainz mes chevalier ne conui,
... ..
n'onques mes parler n'an oï, (vv. 174-176)

Les herseurs nous en donneront la cause immédiate. Ils sont effrayés à la vue de leur jeune maître en compagnie de chevaliers :

que bien sorent, s'il li avoient
lor afere dit et lor estre,
que il voldroit chevaliers estre,
et sa mere an istroit del san,
que destorner le cuidoit an
que ja chevalier ne veïst
ne lor afere n'apreïst. (vv. 314-320)

Mais revenons en arrière, pour assister au dialogue avec le chevalier, plus précisément au moment où celui-ci demande son nom au protagoniste.

CH. – Mes or te pri que tu m'anseignes / par quel non je t'apelerai.

P. – Sire, fet il, jel vos dirai. / J'ai non *Biax Filz*.

CH. – Biax Filz as ores ? / Je cuit bien que tu as ancores / un autre non.

P. – Sire, par foi / j'ai non *Biau Frere*.

CH. – Bien t'an croi. / Mes se tu me vials dire voir, / ton droit non voldrai ge savoir. /

P. – Sire, fet il, bien vos puis dire / qu'a mon droit non ai non *Biau Sire*. (vv. 342-352)

Lacan² signale que, chez l'enfant, le phénomène de l'oedipe est lié au phénomène du langage, dont l'acquisition pourrait être prise comme symbole de son intégration à la société. C'est ainsi qu'un problème de l'œdipe agit comme entrave pour le plein usage de la parole, et pour l'obtention de la subjectivité, qui, toujours selon ce psychanalyste, se manifeste par l'appropriation de la catégorie grammaticale du « Je ». Le tout jeune enfant se désignant par son prénom suivi du verbe à la troisième personne du singulier. Dans le dialogue qui nous occupe, Perceval ferait preuve d'un comportement langagier infantile : en effet, il utilise déjà le « je », mais ce « je » n'implique pas pour autant une conscience de son identité, puisque, au lieu de dire son nom, il énumère les termes qu'utilisent pour le désigner les membres de son entourage domestique, et qui expriment les différents modes de relation qui les unissent à lui : « Filz » – la mère –, « Frère » – les frères –, « Sire » – les serviteurs –. Il s'agit évidemment d'un stade plus avancé quant à la connaissance implicite du langage, mais il est aussi symptomatique que celui signalé par Lacan. A ne pas en douter, le jeune Perceval se voit privé de la conscience de son autonomie en tant que sujet, et nous pouvons présumer que l'éducation donnée par sa mère y est pour quelque chose.

Passons à présent au deuxième temps : temps d'affection démesurée, de révélations et de conseils. Quand Perceval rentre chez lui après la découverte des chevaliers,

2 — Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je. et Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse. in *Ecrits*, Seuil, Paris, 1966. Nous empruntons l'interprétation du dialogue de Perceval avec le chevalier et quelques aspects de sa relation avec sa mère à notre travail *Chrétien de Troyes et le thème de la recréantise*, Boletín de la Real Academia de Buenas Letras de Barcelona, XLIII, 1991-1992, pp. 125-152.

... sa mere dolant et noir
 avoit le cuer por sa demore.
 Grant joie an ot a icele ore
 qu'ele le voit, ne pas ne pot
 celer la joie qu'ele an ot,
 car comme mere qui mout ainme
 cort contre lui et si le clainme
 « Biaux filz, biaux filz » plus de .C. foiz.
 – Biaux filz, mout a esté destroiz
 mes cuers par vostre demoree.
 De duel ai esté acoree,
 si que par po morte ne sui. (vv. 364-375)

Nous avons déduit de la conversation avec le chevalier que Perceval n'avait pas encore découvert tout à fait sa subjectivité ; nous pouvons affirmer à présent que la cause de ce retard est due à l'image de sa mère, chez laquelle, comme conséquence d'une suite de circonstances douloureuses, s'est développée une « hypertrophie maternelle » – j'emprunte le terme à Jung³ – qui se traduit par un excès d'affectivité et de prévoyance tout à fait destructeur.

Notre protagoniste ne fait pas attention aux tendres protestations de sa mère, et, tout à ses pensées, lui parle de sa découverte. La mère, nous dit-on, tombe pâmée en l'entendant prononcer le mot « chevalier ». Nous connaissons plus tard, de la bouche de la mère, le motif du tabou qui pèse sur la chevalerie : le père et les frères du jeune garçon étaient chevaliers, et ils sont morts tragiquement. La mère veut éviter à tout prix que la chevalerie lui ravisse aussi son cadet.

C'est pourquoi Perceval, à l'orée de l'adolescence, se voit privé de tout entourage social, hormis celui constitué par sa propre mère et ses serviteurs. De ce fait, la mère agit comme un frein pour son intégration dans la société et pour la découverte d'un rôle, autre que celui de fils, frère, seigneur.

En outre, l'absence du père avait privé le protagoniste, non seulement de l'image paternelle, mais du rôle social qu'il aurait été destiné à embrasser si son père avait vécu.

L'explication que la dame veuve donne au garçon, au sujet de son silence sur la chevalerie, l'oblige à lui parler de son progéniteur, mais ce qu'elle lui en dit n'est pas fait pour susciter chez lui

3 — *Arquetipos e inconsciente colectivo*, Barcelona, Paidós, 1988. Dans *Dialectique du Moi et de l'inconscient* (Paris, Gallimard, 1964), Jung avait déjà signalé que l'Anima, tant qu'elle est inconsciente, est toujours projetée, et que, pour l'homme, le premier réceptacle de l'image de l'Anima est la mère. C'est pourquoi l'émancipation du fils d'avec la mère représente un tournant évolutif très important.

un désir d'identification avec l'image du père. Il apprend que dans toutes les îles de la mer il n'y avait pas de chevalier aussi courageux que lui, mais la mère ajoute de même qu'au cours d'une guerre, il fut grièvement blessé et resta infirme ; qui put *fuir s'enfuit*, le père, incapable de fuir par lui même, se fit porter dans ce manoir, « *qu'aillors ne sot ou il foïst* ». (v. 452)

Un homme infirme, un homme qui fuit, tel que le père de Perceval est présenté à celui-ci par sa mère, n'est pas un modèle à imiter, un héros auquel on désirerait s'identifier. C'est le hasard qui lui fera souhaiter vivement adopter le rôle de chevalier, rôle qui l'a séduit avant d'apprendre qu'il s'agissait de celui de son progéniteur.

Avant son départ, la mère se dépêche de lui donner quelques conseils. Les premiers sont d'ordre mi-chevaleresque mi-sexuel : se mettre au service des dames et demoiselles, les aider dans le besoin, et s'il fait la cour à l'une d'entre elles, ne pas aller au delà du baiser.

le soreplus vos an desfant,
se lessier le volez por moi. (vv. 546-547)

Cependant, il peut accepter d'elle soit un anneau soit une aumônière. La mère l'autorise à prendre ces deux choses (vv. 553-554), ambiguïté qui d'ailleurs ne sera pas sans conséquences.

Elle songe après aux éventuels compagnons de route : il ne doit pas manquer de leur demander leur nom, « *car par le non conuist an l'ome* ». Déclaration pour le moins curieuse puisqu'elle ne semble pas avoir appris son nom à son enfant. Elle ne l'a pas mis précisément en voie de se connaître... Et il doit chercher, lui conseille-t-elle, la compagnie des hommes sages et droits. Fréquentation enrichissante dont elle l'avait également privé.

Viennent en dernier, les conseils d'ordre religieux, auxquels elle attache une importance toute particulière :

Sor tote rien vos vuel proier/ que an yglise et an mostier
alez proier Nostre Seignor (vv. 565-567)

Or le fils ignore l'existence de ces lieux. L'explication de ce qu'ils sont, servira à la mère pour lui parler du sacrifice de la messe et pour parcourir, sous forme de credo épique, les croyances d'un chrétien. Ces visites aux moutiers et aux églises seront une occasion pour y prier le Seigneur de lui accorder une conduite telle qu'il puisse faire une bonne fin. En d'autres termes, elle lui apprend implicitement que l'Eglise est l'intermédiaire entre

l'homme et Dieu... Voilà encore un secours qu'elle lui avait refusé ! Une grande responsabilité pour une mère chrétienne...

Au moment de la séparation – nous entrons dans le troisième temps – la mère tombe pâmée, mais Perceval lui tourne le dos et poursuit son chemin vers la chevalerie. Voyons à présent comment le souvenir de ce fait et des conseils donnés par la mère marqueront son comportement futur.

Il prend pour une église la tente de la demoiselle, et bien qu'elle se refuse à lui donner un baiser, il lui en vole plus de vingt... – Il trouve d'ailleurs ses lèvres tout autrement savoureuses que celles des servantes de sa mère. Il s'était donc quelque peu initié dans les couloirs du manoir maternel... – Il s'empare de son anneau, mange de ses pâtés, boit à grands traits de son vin. En la quittant il lui promet de la dédommager de la perte de son anneau. Il aura en effet l'occasion de le faire quand il la délivrera d'une situation misérable, dont il avait la responsabilité. Comme première prouesse chevaleresque envers les femmes, celle-ci est assez paradoxale : il va redresser un tort dont il a été la cause ! Il avait été « armé » chez le roi Arthur, c'est Gornemant qui lui chaussera l'éperon et lui donnera l'accolade. C'est lui qui l'armera réellement chevalier. A partir du moment où le désir de Perceval est accompli, il souhaite rentrer chez sa mère, car, il le confesse au vavasseur, il ignore si elle est vivante ou morte.

Il quitte, bien à contre cœur, les vêtements que lui avait faits sa mère, parce que Gornemant le lui ordonne. Encore un indice d'attachement infantile à la mère, dont il va se libérer grâce au vavasseur. Il renonce aussi, à sa demande, à dire « ma mère m'a dit ceci », « ma mère m'a dit cela », ce qu'il avait fait 8 fois pendant leur entretien⁴. Désormais, sa mère a cessé d'être l'unique autorité pour lui.

Finalement le vavasseur lui enjoint – conseil que le jeune va suivre de manière néfaste – de ne pas trop parler.

A la recherche de sa mère, il aboutit au château de Blanchefleur. C'est là que se jouera le dernier épisode des suites des conseils maternels.

Dans la nuit « blanche » avec Blanchefleur, où l'innocence s'allie à la découverte de la tendresse, il n'est pas évident que joue l'interdit. Il en est autrement plus tard. Perceval a libéré le château de Blanchefleur, et

4 — Frappier signale à ce sujet que « Chrétien marque d'ingénieuse façon qu'il manque encore à Perceval l'intelligence de l'initiative raisonnée ». *Chrétien de Troyes et le mythe du Graal*, Paris, SEDES, 1979, p. 94.

delez li s'aeise et delite, /et si fu soe tote quite, /et la terre,
s'il li pleüst/que son coraige aillors n'eüst. /Mes a autres
choses li tint : /de sa mère li resovint/que il vit pasmee
cheoir, /talant a qu'il l'aille veoir. / [plus grant que de
nule autre chose.]⁵ (vv. 2911-2919)

Il est évident pour le lecteur que Perceval aurait pu avoir « *tote quite* » et la terre et la jeune fille... sans le souvenir de sa mère qui accapare son cœur.

Là on dirait que Perceval obéit inconsciemment à l'injonction maternelle, et que la mère se dresse comme un écran entre lui et l'amour. Il quitte Blanchefleur, avec la promesse de revenir, pour aller de nouveau à la recherche de sa mère, cette fois-ci, il rencontrera le Roi Pêcheur⁶.

Dans quelle mesure la mère intervient-elle dans le silence de Perceval devant le cortège du Graal ? Ce silence est justifié de différentes façons dans le texte. Par trois fois, dans l'épisode lui-même, on nous dit que Perceval se taisait parce qu'il se souvenait du vavas seur, qui lui avait recommandé de ne pas trop parler et, à deux reprises, l'auteur intervient pour commenter cet « excès de silence » : avec une fonction didactique, affirmant « *que ausi se puet an trop taire/ com trop parler* » (vv. 3238-3239), puis au moyen d'une fonction appréciative : « *Mes plus se test qu'il ne covient* ». (v. 3286). Là donc il y aurait eu, de la part du protagoniste, une interprétation abusive des conseils du vavas seur, de même qu'au paravant nous avions assisté à des interprétations abusives des conseils de la mère. En tout cas, ces premières informations nous viennent toujours de l'auteur grâce à son omniscience en tant que *deus ex machina*. Ce n'est que postérieurement que deux personnages – la cousine et l'ermite – vont attribuer le silence au « pêché de sa mère » qui est morte par amour de lui. Qui faut-il croire, les personnages ou l'auteur... – ? Il est difficile de trancher !⁷

La découverte tardive du nom de Perceval par lui-même, au cours de l'entretien avec sa cousine, semble la manifestation de la découverte de son identité, et elle se produit juste au moment où il va apprendre la mort de sa mère⁸. En fait cette nouvelle, qui

5 — Le vers 2919, que nous avons mis entre crochets, se trouve dans tous les manuscrits excepté A. Voir Ed. Lecoy, p. 108.

6 — Dans un précédent travail je crois avoir démontré que ce personnage est son père. Voir *L'ombre d'Edipe dans le Perceval de Chrétien de Troyes*, « Boletín de la Real Academia de Buenas Letras de Barcelona », XLIII, 1993-1994, pp. 119-141.

7 — Le « pêché de la mère » a été interprété aussi dans l'article *L'ombre d'Edipe dans le Perceval* ci-dessus mentionné.

8 — Reto Bezzola a déjà établi un rapport entre la découverte par Perceval de son

vient confirmer ce qu'il craignait déjà, ne semble nullement le culpabiliser, ni l'attrister : et on l'entend dire : « *Les mors as mors, les vis as vis* » (v. 3616), injonction évangélique⁹, destinée ici à pousser sa cousine à abandonner son ami tué, mais que Perceval s'apprête aussi à mettre en œuvre.

La réaction de Perceval semble au premier abord incompréhensible¹⁰, mais elle trouve une explication dans la relation qui unit la mère de Perceval à son fils. Nous aurions affaire là à un de ces exemples d'ambivalence affective dont parle Freud¹¹, où la douleur consciente qui survient à la mort d'une personne très proche, qui peut être un des parents, cache une satisfaction inconsciente. Celle-ci venant du fait que, dans la plupart de ces cas d'intense fixation des sentiments, « nous rencontrons une hostilité inconsciente dissimulée par un tendre amour », hostilité peut-être due, nous dit Freud, au souvenir de manifestations négatives de la personne en question, comme la sévérité, la tyrannie etc... Perceval se sentirait libéré, par la mort de sa mère, de l'emprise trop forte qu'elle exerçait sur lui, ce qui expliquerait son insensibilité en l'apprenant.

Nous avons analysé les conséquences qu'ont eues, pour l'évolution et la formation de Perceval, l'éloignement où l'a tenu sa mère et les excès d'affection et de prévoyance de celle-ci. Le rôle de la mère n'aurait pas été précisément brillant...

Plusieurs critiques ont jugé Chrétien de Troyes misogyne¹², – moi-même je me suis rangée de leur avis¹³ – or, quand il s'agit de nous donner un exemple de mère ayant une responsabilité éducative, Chrétien ne choisit pas précisément de nous présenter

nom et la découverte « du fond de sa personnalité » qu'il faut comprendre comme le sens de son existence. *Le sens de l'aventure et de l'amour (Chrétien de Troyes)*, Paris, Champion 1968. Jean Frappier (*Chrétien de Troyes et le mythe du Graal*, Paris, SEDES, 1979, p. 121) rappelle le symbolisme médiéval, qui établit une concordance entre le nom et la personne. L'intuition de son nom de la part de Perceval coïnciderait donc avec l'intuition de sa propre personnalité.

9 — Mt. 822, Lc. 960.

10 — Voir Per Nikrog, *Chrétien de Troyes romancier discutable.*, Genève, Droz 1996.

11 — *Totem et Tabou*, 2.

12 — G. Cohen, *Un grand romancier d'amour et d'aventure au XII^e siècle : Chrétien de Troyes*, Paris 1948, pp. 356-359.

– Lorenzza Maranini, *Cavalleria, amore conjugale e amore cortese nel « Chevalier au Lion »*, « Saggi di Humanismo Cristiano » IV, 1949, p. 74 et ss.

– M.-N. Lafay Toury, *Roman breton et mythes courtois, évolution du personnage féminin dans le roman de Chrétien de Troyes*, CCM, XV, 1972, pp. 193-204.

– M. Rousse, *La Femme et la Société chez Cr. de Tr. XIV^e Congrès de la SIA*, 1984. (Voir Résumés des Communications, p. 55).

13 — Holzbacher, Ana-M., *Chrétien de Troyes et le thème de la recréantise*, Boletín de la Real Academia de Buenas Letras de Barcelona, XLIII, 1991-1992.

une Reine Blanche. Serait-ce un indice de plus de sa conception de la femme ?

Détrompons-nous, tout n'est pas négatif dans le comportement de la mère de Perceval : il nous reste en effet à examiner le rôle qu'elle a joué par la prière. Au dire de l'ermite, c'est grâce à celle-ci que le Seigneur a protégé le jeune garçon et l'a délié de grands maux, et il se peut que ce ne soit pas tout...

Quand Perceval part à la recherche de sa mère, après avoir quitté Blanchefleur, il est imbu d'un sentiment charitable et pieux très profond. Nous lisons :

et il ne fine de prier
au roi de gloire, le suen pere,
que il li doint veoir sa mere. (vv. 2974-76)

« Suen pere »... En style indirect ce « *suen père* » équivaut à un style direct « mon père », non à « Notre Père » qui commence la prière enseignée par le Christ. Tout porte à croire que Perceval qui auparavant n'avait jamais nommé son progéniteur, associe son père, qui est sans doute aux cieux, avec ce « Père qui est aux cieux », et qui est attentif à nos demandes. C'est peut-être la prière de la mère qui agit ainsi sur Perceval, le conduisant vers Dieu le Père à travers son père personnel, puis à travers son oncle l'ermite.

Dans l'épisode de l'ermite en effet, la notion de pénitence est fondamentale. Les dames et chevaliers qui orientent Perceval vers le saint homme, mentionnent à plusieurs reprises le péché, la pénitence, la confession, le tout associé au Vendredi Saint, donc à la Rédemption¹⁴. Perceval s'achemine chez l'Ermite plein de contrition.

Les cinq années pendant lesquelles il avait oublié Dieu, il les avait consacrées, nous dit l'auteur, à « requerre chevalerie » (v. 6018), or selon le protagoniste il les a passées à faire le mal (« *ne fis se mal non* », [v. 6155]), allusion sans doute à la chevalerie violente, qui, au dire de la mère, sème la mort où elle passe ; mais Perceval ne va pas entrer dans des détails au cours de sa confession, il va à l'essentiel, et fait preuve d'avoir des idées très claires au sujet de sa faute :

Ne Deu n'amai ne ne le crui, (v. 6154)

14 — L'importance de Pâques dans le monde arthurien correspond à une réalité : Pâques au Moyen Âge est le moment le plus important de l'année liturgique. Cf. Duby *L'an Mil*, Paris, Gallimard, 1960.

La cause de son comportement, n'est déclarée qu'à la demande de l'ermite : son silence chez le Roi Pêcheur. Ce qui semble grave, c'est qu'il se soit éloigné de Dieu et n'ait rien fait pour retrouver la grâce. C'est une confession de chrétien adulte. Et il serait bon de rappeler ici l'idée infantile qu'il se faisait du péché quelque cinq ans avant, au moment de la rencontre des chevaliers dans la forêt, lorsqu'il s'accusait d'avoir *mout pechié* (v. 137), parce qu'il croyait avoir pris des anges pour des diables...

A présent, ce qui est passé au premier plan c'est l'amour de Dieu : cette forme primordiale de la plus importante vertu : la Charité. Et il nous vient à l'esprit la phrase de l'Épître de Saint Jean « Dieu est charité », que Chrétien, erreur ou pas¹⁵, déclare avoir lue chez Saint Paul, et qui introduit un des thèmes majeurs du Prologue¹⁶.

Si, comme nous le pensons, c'est la prière de la mère qui a conduit Perceval là, bienheureuse cette mère ! Elle n'a peut-être su aimer son fils, mais elle l'a aimé beaucoup, et nous savons par l'Evangile – je fais allusion à l'épisode de la pécheresse pardonnée¹⁷ – la grâce que trouve auprès de Dieu celle qui a beaucoup aimé.

Ana María HOLZBACHER
Universidad Autónoma de Madrid

15 — Cf. R. Dragonetti, *La vie de la lettre au Moyen Age (le conte du Graal)*, Paris, Seuil, 1980.

16 — L'autre étant la semence.

17 — Luc 7, 47.